



A la légère

cinq nouvelles

de

Michel Déon

de l'Académie française

finitude
2013

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR
TINTORETTO ROSE, NUMÉROTÉS
DE 1 A 50.

La trouble-fête



LA fenêtre du bureau ouvrait sur le Quai d'Orsay. Sans bouger de son fauteuil, Tristan comptait les saisons égrenées par les platanes. Ne les eut-il pas regardés que d'autres signes lui auraient rappelé la fuite du temps. Il avait maintenant trente-cinq ans, l'âge ingrat des adultes. La métamorphose d'un homme jeune en un homme mûr ne se fait pas sans quelques grincements : cheveux gris aux tempes, légers ennuis de santé pendant l'hiver, agacement de revoir toujours les mêmes têtes. Une carrière maladroitement conduite le clouait huit heures par jour dans ce bureau.

Dépourvu d'ambitions, il laissait à de plus avides les séjours à l'étranger pour les conférences internationales, les consulats dont rêvent les jeunes diplomates : La Plata, Miami, Bahia ou Ceylan. Il n'avait que trop voyagé entre vingt et vingt-cinq ans. De nouveaux excès décoloreraient ses souvenirs. Le vendredi soir, Tristan disparaissait. En deux heures de voiture, il gagnait le castelet où sa mère continuait de sauvegarder les traditions. Les samedis et dimanches matins, il montait un assez bel alezan qui le conduisait dans la forêt où il se remplissait les poumons d'air pur. L'après-midi, sa mère exigeait qu'il lui fit la lecture. Le soir, il s'enivrait seul dans sa chambre. Tous les lundis, à onze heures, il arrivait directement au Quai, saluait l'huissier, refusait d'un geste l'ascenseur et grimpait en courant les deux étages pour arriver essoufflé dans son bureau. De semaine en semaine, il guettait la progression de cet essoufflement. Tristan fumait et buvait trop.

Rosalie, sa plus tendre amie d'enfance, s'était mariée. Depuis six mois qu'elle était enceinte, il refusait de la voir. Mieux vaut tuer ses idoles que les laisser ternir. Il n'avait non plus jamais rien fait pour revoir une fausse Princesse qui, dans son extrême jeunesse, l'avait merveilleusement fait rêver. Il chérissait bien

plus l'image d'une belle championne de natation dont, durant trois mois, il avait suivi les compétitions dans toute l'Europe. La vie de bohème est riche en miracles. La vie d'un jeune homme fort à l'aise et même bien classé au Concours, mais déçu dans son cœur, ressemble étrangement à une poche sans fond. Tout passe au travers. Seul son nom le préservait de l'insolence et du mépris de ses supérieurs. Il se trouvait même, de temps à autre, un ministre un peu snob qui s'étonnait que l'arrière petit-fils d'un Maréchal de France, le cousin d'un Duc, le descendant, par la main gauche, d'un frère du Roi, fût employé au service du chiffre et non à quelque poste avantageux.

Tristan était alors invité à dîner par le Ministre. Il s'arrangeait pour ne pas dire plus de trois mots de la soirée. On le prenait pour un imbécile décoratif et, le lendemain, il retrouvait son bureau, sa secrétaire — une vieille fille, M^{lle} Point —, et, découpé par la fenêtre, le tableau d'un Paris où s'entrecroisent des platanes, la Seine, un pont, l'obélisque de la Concorde et les toits du Ministère de la Marine. De dix heures à une heure, de quatre heures à sept heures. M^{lle} Point ne logeait pas dans son bureau, mais dans un cagibi voisin séparé par une

mince cloison à travers laquelle passaient même les voix les plus sourdes. À midi et à six heures, elle parlait régulièrement sans le prévenir. Tristan attendait ces deux heures de silence dans la journée pour téléphoner à ses amies de cœur.

Ce n'était pas vice chez lui mais conservatisme. N'aimant pas les liaisons qui finissent par une brouille, il prenait soin de les laisser mourir d'elles-mêmes. Les femmes lui étaient reconnaissantes de ce lent passage de l'amour à une amitié flatteuse. Avec un naturel parfait, elles continuaient, à ce deuxième stade de leurs relations, de lui accorder, sans la moindre arrière-pensée, des faveurs que, estimaient-elles, ne gâtait plus le remords de tromper leur mari ou le sentiment dégradant de se donner à un homme qui ne les épouserait jamais. Tristan consacrait beaucoup de temps à cette stratégie de l'amitié amoureuse, sans réussir à se faire comprendre chaque fois. Cependant, ses échecs mêmes, le rassuraient : seuls quelques êtres de qualité se révélaient capables de saisir les nuances qu'il leur imposait. Les autres n'avaient rien à faire dans sa vie.

Seulement ce genre de liaison exige tout de même des soins constants, un entretien discret. Il est aussi mauvais de trop se voir que de s'ignorer pendant

quinze jours. Autour de ses amies de cœur, Tristan avait organisé un réseau d'appels téléphoniques, de lettres portées à domicile, d'envois de fleurs qui maintenaient constante la température. Rater sa carrière de fonctionnaire diplomatique n'est pas grand-chose si l'on réussit à faire de sa vie intime un petit chef-d'œuvre d'indépendance et de netteté. Tristan avait, par moments, le sentiment grisant d'y parvenir bien qu'il ne sut pas assez tricher pour appeler « bonheur » cet état d'équilibre. En outre, il ne lui déplaisait pas de passer pour un terne collègue auprès des autres fonctionnaires, et, au contraire, d'être tenu pour un merveilleux ami par quelques femmes. Le jugement des uns balançait heureusement le jugement des autres.

La plus ancienne amie de Tristan était Solange de G..., son aînée de quelques années. Il aimait volontiers lui dire qu'elle était aussi la plus lucide et la plus secrète. Alors qu'avec les autres, il ne craignait pas de s'afficher, avec Solange de G..., leurs relations restaient absolument ignorées de tout le monde. Paris était assez grand pour qu'ils ne fussent que rarement invités ensemble. Si c'était à un dîner, ils affectaient l'un à l'égard de l'autre, une attention courtoise qui trompait les plus fins observateurs.

Une fois par an, M^{me} de G... donnait une garden-party dans sa propriété de Barbizon. Tristan y était invité avec trois cents autres personnes. Il y venait, en général, avec Évelyne B... que son mari n'accompagnait pas sous prétexte que l'herbe verte le faisait éternuer.

Il n'allait jamais chez Solange de G... à Paris. C'est elle qui venait chez lui pour faire l'amour ou l'emmener dans un des petits restaurants qu'ils affectionnaient. Ces précautions avaient été de rigueur au début de leur liaison, M. de G... passant pour un homme peu partageux. Ils trouvaient un si vif goût à se dissimuler que M. de G... ayant rendu à Dieu son âme avaricieuse depuis dix ans, ils continuaient de se voir avec la même discrétion. Cette connivence donnait à leurs ébats l'attrait des plaisirs défendus.

En 195..., le 16 février fut un lundi. Tristan revenait de chez sa mère quand il lut cette date fatidique sur le calendrier de sa table. Le 16 annonçait toujours dans sa vie des événements majeurs : naissance, mort de son père, rencontre de la Princesse, jambe cassée aux sports d'hiver. Une longue suite d'événements avait fini par attirer son attention sur ce jour de l'année, un jour plutôt neutre pour le reste des

humains. En cherchant bien dans l'Histoire, il ne s'était pas gagné de grande bataille un 16 février, aucun roi n'était né, aucun régime n'avait surgi des ruines d'une révolution. Le 16 février n'était que le jour où le destin s'occupait un peu de Tristan pour le tracasser ou le combler.

À midi cinq, il appela Loretta, une jeune théâtreuse. Elle n'était pas libre. Évelyne non plus. Marie-Jeanne encore moins, son régulier arrivant du Pérou dans la soirée. Restait l'éternelle Solange de G... Il craignait son ironie. Seule à connaître son appréhension, avec une douce obstination, elle attribuait au hasard ce que Tristan voulait être un signe du Destin rarement bavard. Il quittait son bureau lorsque ce fut elle qui téléphona. Elle désirait un renseignement qui ne pouvait se trouver que dans les archives du Ministère des Affaires Étrangères. Son grand-père était-il ambassadeur à Rome en 1890 ou en 1905 ? Elle avait engagé, avec un de ses cousins un pari sur ce sujet délicat. Il pourrait lui donner la réponse en dînant avec elle ce soir. Comme d'habitude, elle passerait le prendre rue de Bellechasse à sept heures et demie. Tristan promit de s'informer et acquiesça pour le rendez-vous. Un code dont ils n'avaient pas convenu, mais que

l'usage révélait infallible, voulait qu'en s'annonçant à sept heures et demie, Solange signifiât son intention de faire l'amour avant d'aller dîner. Une heure plus tard impliquait, au contraire, qu'elle ne recherchait ce soir-là aucun hommage. Tristan se montrait docile. Depuis quelques années, Solange ne lui inspirait plus de brûlantes envies. Il aimait encore leur plaisir, mais s'arrangeait assez bien de n'avoir pas à en décider.

Il déjeuna seul, passa un moment à l'Orangerie et regagna le Ministère. Le ciel gris-jaune menaçait de fondre en neige sur un Paris transi. M^{lle} Point s'étonna de le voir arriver une demi-heure plus tôt que de coutume. Par le téléphone intérieur, il appela les archives. Une voix féminine inconnue lui répondit avec des intonations rauques. Tristan dit qu'il recherchait les annuaires diplomatiques des années 1890 et 1905. On promit de les faire porter dans un instant.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que l'on frappait à sa porte. Il attendait un planton. Ce fut une jeune fille manifestement en deuil. Elle tenait les deux annuaires sous le bras. Tristan se leva et s'approcha. Quand elle parla, il reconnut la voix rauque du téléphone, une voix qui ne correspondait

pas au physique effacé, à la robe noire sans parure, aux souliers à barrettes, aux cheveux blonds modestement ramenés en chignon sur la nuque. S'emparant des volumes, il les posa sur sa table et invita la jeune fille à s'asseoir. Il en avait pour deux minutes. Elle choisit le fauteuil en face de lui et il feuilleta le premier annuaire. Rien en 1890. Il ouvrit le second tome et chercha d'abord à la mauvaise lettre, ensuite à un faux chapitre. Sans savoir pourquoi, il désirait faire durer cette attente. La jeune fille ne bougeait pas. Tristan releva la tête. Elle regardait, par la fenêtre, la chute des premiers flocons de neige. Son visage était nu, sans apprêt, avec des lèvres d'un admirable dessin, des yeux gris qui remontaient légèrement vers les tempes. Assise, elle croisait les jambes et le rebord du fauteuil tirait en arrière le bas de sa robe de laine, découvrant le genou très lisse, le bas noir qui coupait la chair de la cuisse et, très loin, l'amorce d'un linge blanc. Il rebassa les yeux et, du doigt, suivit sur une page la liste des noms. Deux fois, il sauta celui du grand-père de Solange. Du sang battait à ses tempes. Il éprouvait une curieuse sensation d'engourdissement. De nouveau, il l'épia : les jambes, le visage, puis encore les jambes. Enfin, il trouva le nom et la date de nomination qu'il

écrivit d'une écriture tremblée sur son calepin. Comme il refermait le livre, la jeune fille tourna la tête et il reçut en plein dans les yeux le choc d'un regard tranquille. Déjà, elle se levait et reprenait les annuaires.

— La neige est sale, toute grise, dit-elle.

La voix trahissait une brisure et comme la présence d'une deuxième personne au-delà de celle qui était bêtement là, droite dans sa robe pauvre. Tristan la remercia et lui ouvrit la porte. Il avait hâte de la voir partir. Il détestait les êtres qui ne s'expliquent pas.

M^{lle} Point arrivait. Elle sourit à la jeune fille qui s'en allait, entra dans le bureau et posa le courrier sur la table. De sa voix aiguë — les voix aiguës sont rassurantes! —, elle répondit que la jeune fille s'appelait Charpentier, Geneviève Charpentier. Elle remplaçait le chartiste, Jean Dumont, depuis un mois. Tristan se retrouva seul. Le coussin du fauteuil portait encore la marque de la visiteuse. Il y passa la main et s'assit à son tour. Pendant qu'il feuilletait l'annuaire, elle avait contemplé fixement les platanes décharnés du quai et l'arche du pont Alexandre III. Si l'on pouvait savoir exactement ce qu'elle regardait, si l'on pouvait, en fermant les yeux, la revoir exactement assise comme elle était, aucun indice ne

permettait de retrouver les pensées fugitives qui la traversaient à ce moment-là.

Le téléphone sonna et Tristan tendit une main lasse, puis une oreille distraite. L'après-midi commençait. Il la bâclerait.

*

À sept heures la neige tombait encore. Avec leurs yeux jaunes et globuleux, les voitures roulaient lentement dans la gadoue des rues. Tristan put se garer juste devant la porte de son immeuble. Il connaissait trop le dégoût de Solange pour la marche à pied. La domestique avait préparé un feu de bois qu'une allumette enflamma. Il éteignit les lumières et la pièce ne fut plus éclairée que par la danse des flammes. M^{me} de G... était toujours exacte et s'annonçait par deux coups de sonnette impérieux.

— En descendant du taxi, j'ai mis les pieds dans la neige, dit-elle. Je suis trempée. Votre concierge me déteste.

Elle voulut s'asseoir à même la moquette, devant la cheminée, pour retirer ses escarpins et tendre ses jambes au feu.

— Avez-vous mon renseignement?

Elle perdait son pari. Tristan pensa qu'elle avait des pieds exquis et que, depuis elle, il exigeait ce détail supplémentaire de ses amies. Solange lui avait appris bien d'autres choses encore. Quand il la rencontrait devant des tiers, il s'étonnait de ne plus rien reconnaître d'elle. Son langage, sa réserve, sa pudeur officiels étaient mensonges. Il n'était pas près d'oublier le soir où, tout au début de leur liaison, elle était arrivée enveloppée d'un épais manteau de fourrure. Il avait dû insister longuement pour qu'elle s'en défit. Elle était nue en dessous, avec seulement ses bas et des jarretelles. Mais le temps de ces provocations était passé. Ils se méfiaient trop tous deux de leur ironie pour oser ce qu'ils avaient osé.

— Savez-vous, cher Tristan, combien de fois j'ai joui dans vos bras ?

Non, il ne savait pas. Il ne tenait pas ces sortes de comptes dont le relevé risque d'être déprimant. Solange recherchait la perversité par des détours étranges. Il la soupçonnait fort de tenir un journal.

— Trois cent soixante-quatre fois exactement, dit-elle. Encore une et nous aurons une année complète. Mes pieds sont secs. Votre main ? Merci.

Elle se planta devant Tristan qui lui baisa les yeux.

— C'est doux, dit-elle. Vous êtes un parfait amant. Il m'est venu à l'idée aujourd'hui, que j'en désirerais un moins parfait. Je veux dire un amant jaloux, avec des colères, de brusques envies. Croyez-vous qu'il soit encore temps ? J'aurai quarante et un ans au mois de décembre. Oui, Tristan, je vieillis très vite, c'est ennuyeux.

La prenant par l'épaule, il la fit pivoter et, sans hâte, commença de déboutonner la robe grise.

— Je me dis, continua-t-elle, que vous faites l'amour avec moi parce que je vous le demande. Vous seriez aussi bien aise de vous en passer. Non, là c'est une agrafe. Je me creuse la tête pour inventer du nouveau. Avant-hier, je pensais me faire tatouer. Que diriez-vous d'un papillon sur la cuisse ? Je connais une Italienne qui s'est fait tatouer sur le ventre le prénom de son amant... Elle ne peut plus en changer. C'est une idiote. Ne laissez pas ma jupe par terre. Elle sera toute chiffonnée. Hier, il m'est venu une bien meilleure idée que les tatouages, mais je ne vous la raconterai pas. C'est un peu intellectuel. Tant pis. Je connais assez vos réflexes pour savoir que vous tomberez dans le panneau. Le plus curieux est que cela se corse d'une bonne action. Attention, ne déchirez pas mon bas. Où est mon verre ? Ah !

sur la cheminée. Passez-le moi. Je déferai seule ma ceinture. Vous ne vous doutez pas de ce qu'il faut subir pour garder un corps présentable à quarante ans : massage, régime, douches froides, culture physique. C'est fou ! Non ! Attendez ! Pas comme ça ! Me trouvez-vous mieux qu'Évelyne ? Je vous pose des questions stupides auxquelles vous refusez toujours de répondre. Est-ce au moins vrai que vous ne racontez tout qu'à moi ? Évelyne ne sait rien ? On dit que son mari est pédéraste. Merci. J'ai froid. Rajoutez une bûche et activez le feu. Votre lit est glacé. Vous direz à l'idiote qui fait votre ménage qu'on ne cache pas le pyjama sous le traversin. C'est d'un commun ! Ce que vous êtes long ! Je voudrais pour cette trois cent soixante-cinquième fois que nous fassions l'amour très bourgeoisement. Tiens, vous portez des gilets de corps maintenant ! Nu, éclairé par les flammes rouges du feu, vous avez l'air d'un diable. Venez, vous me faites peur ainsi. Oh Tristan vous avez à peine envie de moi... Approchez-vous. C'est le moment où si je ne me retenais pas, je vous dirais que je vous aime... Ne riez pas. Je parle, je parle... pour tromper le désir que j'ai de vous. Prenez-moi doucement. Maintenant, je vais me taire et n'écouter plus que votre souffle. Un

souffle d'homme qui caresse mon cou. Voilà, je sens les vagues qui montent. Que ce plaisir est doux...

*

Tristan retrouva le feu éteint, le lit défait. Rien ne désespérait plus que ces retours dans la nuit après avoir ramené Solange chez elle. Il lui venait comme un goût de mort dans la bouche, une désespérance atroce. L'amour au lit n'était plus qu'un futile défi. Loin d'en sortir triomphant, il se sentait amer et vaincu. Une nuit, pourtant, suffisait à effacer ces ombres auxquelles il ne fallait rien permettre.

Tristan se servit à boire, ralluma du feu, prit deux coussins et s'allongea devant la cheminée. Il ne coucherait pas dans le lit où Solange avait laissé de son parfum et, sur l'oreiller, une trace de rouge à lèvres. Elle avait été flattée qu'il eût arrondi le chiffre à la valeur d'une année bissextile. Après quoi, ils étaient allés dîner dans un estaminet de la rive gauche. Une fois apaisée, Solange changeait de ton avec lui. Sa voix devenait plus grave. Elle ne s'écoutait plus autant parler. Ce soir, elle l'avait trouvé maussade, sans curiosité. Elle ne se trompait pas. Tristan ruminait une étrange découverte. Il avait honoré